

LA NOTION DE « TOURNANT » ET LA SPÉCIFICITÉ DE LA PÉRIODE

Laurence VANOFLEN, Maître de conférences (Cslf/Litt et Phi), Université Paris Nanterre

Partie 1 – Continuités et ouvertures

Pour terminer ce parcours, arrêtons-nous sur les dernières décennies du dix-huitième siècle. Longtemps vue comme un temps de latence entre les combats des Lumières et l'avènement du romantisme, il s'agit d'une période de mutation à l'activité créatrice longtemps méconnue. Sous l'étiquette dévalorisante de « Prémantisme », Jean-Jacques Rousseau ou Bernardin de Saint-Pierre annonceraient en moins bien un romantisme à venir. On préfère parler depuis une trentaine d'années de « tournant des Lumières ».

L'image souligne à la fois les continuités et les ruptures en profondeur qui s'y opèrent. Elles ne se réduisent pas aux bouleversements révolutionnaires, même si bien souvent, elles sont accélérées ou révélées par l'écroulement soudain de l'Ancien Régime. Les philosophes sont tous morts en 1789, Voltaire et Rousseau en 1778, Diderot en 1784, mais la publication de leurs œuvres se poursuit et ils restent une référence pour les révolutionnaires. Leurs héritiers poursuivent leur travail jusque sous l'Empire à travers de nouvelles institutions savantes dont l'Institut.

Le sensualisme de Condillac ou l'athéisme des plus radicaux est assumé par les idéologues qui après Condorcet, prennent en charge l'application des méthodes des sciences à la société. Ils rassemblent ainsi des connaissances anthropologiques et médicales. Ils étudient aliénés, sourds-muets ou enfants sauvages pour mieux comprendre le fonctionnement du cerveau.

En littérature, les genres existants persistent eux aussi, même s'ils sont parfois investis différemment. Le roman épistolaire vient ainsi raconter les malheurs du temps dans le roman d'émigration, et l'esthétique du drame bourgeois rencontre la libération des théâtres, donnant lieu au mélodrame, grand genre à succès du début du dix-neuvième siècle. Mais le répertoire classique avec notamment *Tartuffe* fait aussi l'objet de reprises révolutionnaires.

Enfin, comme l'a montré l'étude de Michel Delon, l'épistémologie des Lumières a promu l'expérience contre une pensée des essences et a largement préparé le changement de perception du temps introduit par la crise révolutionnaire. Elle a rendu caduc sur le plan moral le repos au profit du mouvement. Elle a réhabilité des passions que la Révolution va libérer de façon inattendue. C'est d'ailleurs sur l'influence des passions sur les individus et les nations que Germaine de Staël éprouve le besoin de méditer en 1794.

Cette énergie des passions pourra se trouver autant dans les spectacles de la nature que dans les œuvres du premier romantisme anglais ou allemand, diffusées par des traductions à succès. Ces best-sellers mettent à l'honneur le pathétique et la mélancolie mais ils aideront aussi les théoriciens à affirmer le rôle de l'imagination, de l'originalité comme l'ancrage de l'art dans la vie des sociétés. C'est ce que feront notamment Mercier ou Germaine de Staël dans *De la littérature* et *De l'Allemagne*. L'art aimable du rococo, qui dominait jusqu'au milieu du siècle, cède alors la place à une esthétique du négatif et au sublime. Ce sublime, Edmund Burke le décèle dans le spectacle grandiose et écrasant de la nature, dans son essai de 1757.

Enfin, une autre source d'énergie se trouve dans une Antiquité qui est redécouverte à l'occasion des fouilles des cités englouties par l'éruption du Vésuve, sans parler d'un Plutarque relu par Rousseau et bien d'autres à sa suite comme un modèle d'énergie républicaine. Le néoclassicisme côtoie donc, on

le verra, un préromantisme. La seconde mutation est évidemment sociale et politique et elle est amenée par la fin de l'Ancien Régime.

Partie 2 – La naissance d’une société nouvelle

L'image de la régénération exprime d'ailleurs l'ambition qui a animé les révolutionnaires dans un enthousiasme vite désabusé. Il s'agissait de créer un homme nouveau et une société nouvelle, laïcisée. Cet élan volontariste s'est traduit par une politique culturelle comprenant fêtes, cérémonies et un calendrier instauré par la Convention en 1793 qui symbolise l'entrée dans une nouvelle ère. L'An I y coïncide avec l'abolition de la monarchie.

La fin des privilèges et des titres nobiliaires (proclamée le 4 août 1789) signifie la fin d'une société d'ordre, où la trajectoire de chacun était définie par sa naissance. Par la suppression des vœux et des ordres monastiques également. Dès lors, la place et l'identité de chacun ne sont plus définies par sa naissance comme en témoigne la trajectoire de Napoléon Bonaparte. Déstabilisante voire traumatisante, est toutefois la fin de la monarchie, abolie par la Convention. La condamnation de Louis XVI est vécue symboliquement comme un parricide.

Sous l'angle institutionnel, la proclamation de la République est une entrée dans l'inconnu, malgré l'exemple américain fédéral encore tout neuf. L'abbé Sieyès imagine une représentation qui permette l'exercice du pouvoir républicain dans un grand pays qui paraissait jusqu'alors impossible. Mais la Constitution de l'An I ne sera pas appliquée et la lutte fratricide des Girondins fédéralistes et des Jacobins laisse la place à un homme fort à la faveur des guerres révolutionnaires.

Ainsi, la génération qui vit la Révolution fait l'expérience d'une rupture irrémédiable malgré le retour à l'ordre institutionnel et littéraire que voudront opérer le Consulat puis l'Empire. Les métaphores de l'orage, du volcan, des cataclysmes viennent dire le sentiment d'incertitude d'individus face à une histoire qui a bouleversé la face de l'Europe.

Et Chateaubriand souligne rétrospectivement cette accélération du temps lorsqu'il relate l'écriture de son *Essai sur les révolutions* : « Je commençais à écrire l'essai en 1794 et il parut en 1797. Souvent, il fallait effacer la nuit le tableau que j'avais esquissé le jour. Les événements couraient plus vite que ma plume. Il survenait une révolution qui mettait toutes mes comparaisons en défaut. J'écrivais sur un vaisseau pendant une tempête et je prétendais peindre comme des objets fixes les rives fugitives qui passaient et s'abîmaient le long du bord. » Mercier, qui presque tout oppose à Chateaubriand, le rejoint dans le *Tableau de Paris*. Mais la Révolution marque aussi la fin de la République des lettres et les conditions de production changent.

Partie 3 – De la République des Lettres à la Littérature

La République des Lettres, élitiste, était gouvernée par les normes du goût qui se perpétuent dans les académies et dans les salons. La littérature nouvelle devient un marché et un objet de consommation en proie aux modes. La Révolution discrédite d'ailleurs les hommes de lettres et les institutions d'Ancien Régime. Surtout, la liberté proclamée par la *Déclaration des Droits de l'Homme* donne un coup de fouet à une production qui ne connaît plus de censure et est ouverte à tous. Des flots de pamphlets, discours, journaux vont accompagner et parfois faire l'histoire de la convocation des états généraux à Thermidor.

Parallèlement, les auteurs commencent à vivre de leur plume et à dépendre d'un lectorat dont les goûts comptent. Ils exploitent ainsi des filons éditoriaux. La lecture s'individualise comme le montre déjà la réception de *l'Héloïse* de Rousseau en 1761, mais c'est aussi le colportage, les cabinets de lecture et diverses formes de lecture collective qui assurent une diffusion plus large aux idées nouvelles. Certains, comme le publiciste contre révolutionnaire Barruel y voient la source du complot qui a produit la Révolution.

En conclusion, de 1770 à 1800 ou 1820, les mutations qui se produisent dans la société rendent caduques les valeurs classiques. Cela se traduit en littérature par la crise des genres et l'estompement des formes et La Harpe, devenu hostile à la Révolution, déplore ainsi en 1799 ce qu'a produit l'espèce de monde fantastique de la Révolution. Je le cite : « Une littérature nouvelle, que nous ne connaissons pas, qui n'existe que pour lui, qui n'est digne que de lui, et qui, d'un moment à l'autre, doit disparaître avec lui. » Nous verrons évidemment si son diagnostic était si justifié.